

“Il faut se prendre en main, demander des coups de main...”

Un soir, vous regardez l'émission “Thalassa”...

Je ne connais pas encore le dépassement de soi. Mais je vois les images de cette fille qui traverse la Manche. Je viens d'être amputé des quatre membres, j'ai décidé de vivre pour mes deux garçons... Et je me dis simplement: pourquoi pas moi, un jour? J'en parle autour de moi. Perplexité... Plus tard, les enfants de Suzana m'offrent un saut en parachute. À l'arrivée, une journaliste de France3 me demande quel sera mon prochain objectif. Je réponds: traverser la Manche à la nage!

Deux ans d'entraînement...

Sans Suzana, je n'y serais jamais arrivé. Jamais. Il faut imaginer un mec gras comme un lardon: j'avais 25 kg de plus qu'aujourd'hui. Qui aime l'eau mais qui n'a jamais nagé. Qui veut traverser la Manche. Seuls 10% des valides réussissent. La première fois que je me jette à l'eau, je coule. Nous avons constitué une équipe, avec une entraîneuse et deux nageurs professionnels.

Vous avez donc nagé 38 kilomètres et 250 mètres...

Honnêtement, c'était inhumain. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Il fallait surmonter les courants, la fatigue, être ravitaillé, faire pipi toutes les trente minutes. À un moment donné, totalement épuisé, ma volonté a pris le relais de mon corps. Le corps me disait: “Écoute Philippe, on a bien travaillé pendant deux ans mais là, tu vois, je suis fatigué. La hanche ne va plus, l'épaule ne va plus, il faut que tu t'arrêtes.” Et mon cerveau répondait: “Tu peux parler autant que tu veux, moi j'ai mon objectif, on va au bout.” Traverser la Manche, c'est 25% de physique, et le reste, c'est la tête. J'y suis donc arrivé, de Folkestone, en Angleterre, à Wissant. En raison de l'interdiction du préfet, je n'ai pu rester que dix minutes sur un rocher en France et nous sommes repartis en bateau vers l'Angleterre.

La leçon?

Après les ouragans de la vie, le soleil arrive. Après la pluie, le beau temps. Moi, j'ai rencontré des ouragans dans mon parcours de vie. J'ai appris à les affronter, je me suis toujours adapté. C'est peut-être le principal problème de notre société aujourd'hui: tout le monde est victime de quelque chose, mais personne n'est responsable de rien. Certains disent: “Je suis victime de la société, ce n'est pas de ma faute.” Non! Il faut se prendre en main, faire quelque chose, demander des coups de main, mais ne pas attendre et dire que c'est la faute de l'autre. Moi, j'ai été victime de mon handicap pendant dix ans. Donc je comprends cette façon de vivre. Mais je suis sorti de cette victimisation, dès que je me suis pris en main – sans mauvais jeu de mots. Je ne suis pas une victime.

Un héros?

Non plus. J'ai horreur de ce mot. Un héros, c'est un mec qui a sauvé un ami pendant la guerre, qui a été chercher quelqu'un au fond du trou et qui le ramène. Moi, je suis quelqu'un qui a énormément travaillé, avec une équipe, avec Suzana. Ce n'est que du travail. Et le travail amène la réussite. Il faut toujours avoir des objectifs dans la vie.

Le prochain est d'aller dans l'espace...

J'y ai songé. Nous avons rencontré Elon Musk, qui



JEAN LUC FEMAL

“Je suis sorti de la victimisation, dès que je me suis pris en main – sans mauvais jeu de mots.”

nous a invités pendant douze jours à Cap Canaveral. Nous avons visité SpaceX et assisté au décollage d'une fusée. Mais honnêtement, depuis les dernières élections présidentielles américaines, le personnage ne correspond plus du tout à mes valeurs.

Vous semblez épanoui...

Parce que je l'ai accepté. Que serais-je aujourd'hui sans cet accident? Probablement un petit ouvrier au fond du Poitou qui n'aurait pas vécu tout ça. J'aime ma vie d'aujourd'hui. Elle est riche, exceptionnelle, même. S'il y avait une baguette magique pour me rendre mes bras et mes jambes et retourner au fin fond du Poitou, je répondrais: hors de question! À refaire, je garde mon handicap. Ma vie est merveilleuse. Après avoir traversé la Manche, j'ai relié les cinq continents à la nage. Nous avons vécu avec les Papous, les Inuits. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé une telle vie.

Quel est votre message?

J'ai envie de distribuer cette énergie. Je le fais lors des nombreuses conférences que je donne. On m'invite à parler devant tous les publics, parfois devant des cadres d'entreprise un peu désabusés, qui ont du mal à trouver un sens à leur vie. Je leur dis: “Mais bon sang de bonsoir, c'est jouable! Peut-être pas de traverser la Manche, mais d'écrire un livre, de reprendre des études, de vous lancer dans la gastronomie... Vous avez tous un moyen de trouver la résilience, de vous reconstruire si la vie vous a blessés. Ne restez pas seuls dans votre coin. Afin que jamais vous ne puissiez dire cette phrase terrible: merde, si j'avais su...” Ce sont nos doutes qui nous freinent. Il y a une autre phrase qui me hérisse: parfois, les gens viennent me dire “face à ce que vous avez vécu, je n'ai pas le droit de me plaindre”. Mais si, tout le monde a le droit de se plaindre.

Comment se déroulent vos conférences?

C'est un monde que je ne connaissais pas. Je viens du monde ouvrier. Après la traversée de la Manche, un chef d'entreprise m'a appelé. Pourquoi? “Ben, racontez votre histoire de la traversée de la Manche.”

Au début, je n'avais pas de structure. Une autre fois, un conférencier m'a dit: “Waouh! C'est génial ce que tu as fait. T'as pris combien, toi, pour la conférence?” J'ai répondu: “Ils m'ont payé un billet de train et un repas chaud.” Et le mec me regarde: “Ah, mais t'es vraiment con, alors.” Au départ, je ne savais pas combien demander. Lors d'une autre conférence, à Paris, les gens semblaient très contents. Applaudissements, debout. Le patron arrive au moment où la dame qui m'avait contacté me remet la somme demandée: 3 000 euros. Et le gars dit à la dame: “Vous ne le payez pas...” Le mec, la larme à l'œil, se tourne vers moi et dit: “Monsieur, ce que vous venez de faire, ça ne vaut pas 3 000 euros: cela vaut le double, voire le triple.” Se tournant vers la dame: “Vous refaites le contrat, vous le payez 6 000 euros.” Maintenant, je demande 10 000 euros par conférence. J'en donne entre 80 et 100 par an.

Comment vous ressentez-vous?

Au bord de la mer. Nous vivons maintenant à Angoulins, près de La Rochelle. Le bonheur.

En qui, en quoi croyez-vous?

En la vie, en nous-mêmes. J'ai rencontré le pape Jean-Paul II. Une rencontre extraordinaire.

Pensez-vous à la mort, parfois?

Oui, parfois elle me hante. Pendant toute une période, avant de m'endormir, je lui parlais: “S'il te plaît, tu me laisses, hein. J'ai encore plein de trucs à faire, s'il te plaît...” Maintenant, ça va mieux.

Qu'y a-t-il après la mort?

Je vous le dirai quand j'y arriverai...

Êtes-vous un homme heureux?

Oui! Nous formons une famille recomposée extraordinaire. Tous nos enfants s'adorent. Au mois de mai, ils arrivent tous à la maison: nous avons décidé de nous adopter les uns les autres. Je vais adopter les filles de Suzana. Suzana va adopter mes garçons.

Une conclusion?

Je peux aimer et être aimé. C'est juste merveilleux.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée? L'impatience.

Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme? La sensibilité.

Chez une femme? Sa sensibilité.

Quel est votre principal défaut? L'impatience.

Votre principale qualité?

La robustesse. Pas de marche arrière.

Avez-vous un rêve de bonheur?

Je l'ai. Oui, je le vis.

Quel serait votre plus grand malheur?

Partir définitivement.

Votre auteur préféré? Je ne suis pas lecteur.

Votre musique préférée? J'écoute tout. Starmania, Pink Floyd... Je suis vraiment autodidacte. Même de l'opéra. J'adore tout.

Un héros dans la fiction? Philippe Croizon! Il me surprend, ce gars-là.

Que détestez-vous par-dessus tout? La connerie humaine.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir? L'ubiquité.

Comment aimeriez-vous mourir? J'aimerais mourir sur scène. Paisiblement.

Quelle est la faute chez les autres qui vous inspire le plus d'indulgence? Il y a une chose qui me rend fou furieux: l'irrespect du handicap.

Avez-vous une devise? Tout est possible.